

Pierre, Diane et la mer

Dernier automne de Pierre Monette, Boréal, 211 p.

Nicolas Lévesque

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2005). Pierre, Diane et la mer / *Dernier automne* de Pierre Monette, Boréal, 211 p. *Spirale*, (205), 15–16.

PIERRE, DIANE ET LA MER

DERNIER AUTOMNE de Pierre Monette
Boréal, 211 p.

[...] la mort n'est qu'un saut dans la région de l'étrange inconnu; elle n'est que l'entrée de l'immense lointain, le sauvage, le vaste liquide sans rivages.
— Melville, *Moby Dick*

La mer qui part et qui revient

Le livre atteint son point culminant lorsque les mots s'enroulent autour de l'image envoûtante de l'océan. Une force indicible pousse Diane, malgré les risques, vers le rivage de Martha's Vineyard où elle se tiendra debout devant une mer houleuse, trop dangereuse pour les loisirs des hommes. Cette mer agitée lui permet de vivre un état intérieur qu'elle ne peut plus ressentir que par procuration, comme si le sentiment venait d'ailleurs, du dehors. L'image de cette femme mourante qui regarde, émue, le spectacle projeté de son intériorité dit quelque chose de notre rapport au monde, de notre besoin d'une scène à l'extérieur de nous, où s'anime devant nos yeux ce qui nous hante clandestinement.

Le rythme de la mer procure à Diane un sentiment de calme et de sécurité. Le va-et-vient de l'eau rappelle celui de la berceuse qui distrait l'enfant de son excès interne, l'apaise et lui donne la sensation de pouvoir s'appuyer sur un ordre extérieur immuable.

En septembre, Diane apprend qu'elle est atteinte d'un cancer incurable. Deux ou trois mois à vivre. Dernier automne. Pierre continuera à écrire, à prendre des notes, tout au long de l'agonie de la femme de sa vie, au rythme des feuilles qui tombent, à l'image de ces arbres qui perdent leurs mains. Les mots semblent permettre à Pierre — personnage et auteur de ce livre — d'aller à la rencontre de cette mort plurielle et sans visage qui envahit celle qu'il aime. Le tracé de l'encre noire lui donne l'occasion de laisser sortir les ombres et d'entrer en rapport avec la nuit.

Le style sobre et descriptif de l'écriture de ce carnet de deuil s'apparente aux photographies d'un journaliste de guerre, qui révèlent, d'un seul coup d'œil, une tragédie humaine cachée. Il s'agit d'une rupture épouvantable; ces por-

traits sont les vestiges d'une zone du continent psychique où personne ne veut s'aventurer. Comment dire adieu au témoin principal de sa vie, à la complicité d'un quotidien partagé? Qui veillera dorénavant sur Pierre? Le regard des lecteurs offre un pâle substitut.

En lisant ce journal d'un voyage au bout de la vie, il est fascinant de constater que la plus grande peur de Diane — et la nôtre — n'est pas de mourir, mais de mourir vivante, de se perdre, de « perdre la boule », le nord, le fil, la mémoire, l'identité. De son côté, Pierre fait également l'expérience de cette inquiétante étrangeté : « [...] combien ça pouvait être terrible de me retrouver avec quelqu'un qui, par moments, n'est plus tout à fait Diane, de la perdre avant que la mort l'emporte. » Bien plus que la limite franche entre la vie et la mort, ce sont les mélanges qui font peur. Par-delà la frayeur de l'immobilité de la mort existe une douleur plus importante, le mal du mouvement, des métamorphoses, des transformations — de la vie. On sent la souffrance infinie de Pierre lorsqu'il perçoit « le changement du timbre de voix de Diane », lorsqu'il voit le corps de celle qu'il désire se transformer, devenir méconnaissable : « Elle n'a plus de fesses; la peau y est ridée et pèle par plaques. Ses jambes sont squelettiques. La peau de son ventre est brillante, tendue; elle n'a plus de taille. Seuls ses bras sont comme avant. » Et puis un jour, Pierre entend surgir, du fond obscur de sa personne, une voix étrangère qui émet « ce terrible encouragement : ça ne durera plus très longtemps. » Ce qui effraie le plus l'endeuillé, c'est de soi-même devenir un autre.

Ce calme qui dort au milieu de la tornade

Le récit souligne, à plusieurs reprises, l'étonnante sérénité du couple, malgré l'épreuve. La fin d'une relation est souvent à l'image des enjeux de la distance qui existaient déjà entre les deux personnes. De toute évidence, le deuil était déjà à l'œuvre entre Pierre et Diane : une proximité sans fusion, une intimité sans emprise, un espace suffisant pour deux désirs, la chance d'être à la fois libre et attaché, un et deux.

La « sérénité » dont il est question témoigne aussi d'une capacité de se contenir afin d'être attentif à l'autre. Le texte insiste toutefois un

peu trop sur les vertus d'un deuil « proprement zen »; le contrôle de soi prend alors les allures d'une morale implicite et obligée. De surcroît, l'auteur projette de « retrouver l'humilité de la matière ». L'idéologie vient ici au secours de l'endeuillé, lui offrir une bouée de sauvetage, un irrésistible au-delà, un lieu magique des retrouvailles qui annule symboliquement la séparation : « La raison d'être d'un grain de sable et celle d'un humain, d'un arbre, d'un animal, d'une galaxie, est la même. Ce qui résonne dans les diverses croyances de l'humanité, c'est ce souvenir d'une connexion directe, absolue, avec la matière. » N'est-ce pas ce fantasme d'une connexion directe et absolue (avec l'autre, la matière, le corps, la nature, l'esprit, Dieu, l'être, la réalité, etc.) qui a donné à l'humanité en deuil le désir de ses diverses croyances métaphysiques et religieuses?

L'humilité que met en scène l'identification au grain de sable sur la plage ou à l'étoile dans l'immensité de l'univers ne va pas sans l'idéalisation d'un « Orient » qui entretiendrait avec la mort « un lien harmonieux ». Par le détour de l'autre (et son exotisme), la morale occidentale du contrôle de soi se voit, une fois de plus, renforcée, et l'auteur, bien malgré lui, reconduit la domination de la raison sur la passion, de la mesure sur l'excès, du masculin sur le féminin. La guerre contre le pathos n'est pas une nouveauté ou même une mode, c'est toute l'histoire occidentale depuis l'Antiquité. S'il y a une tradition littéraire du pathos — dont Antigone, Électre et Hamlet sont des figures emblématiques —, c'est parce que les normes obsessionnelles de la culture occidentale du deuil provoquent un retour massif du refoulé sur une autre scène, la scène tragique (et hystérique), qui n'incarne pas la norme, mais plutôt ce que la norme essaie d'exclure ou de mettre en boîte.

L'abus et la signature

D'une manière tout à fait subversive, qui rompt avec les mœurs de l'oraison funèbre où il est convenu d'idéaliser le défunt, Pierre perçoit l'aspect parfois défensif de la sérénité de Diane. Il révèle la tempête que peut dissimuler la tranquillité, en laissant voir la névrose obsessionnelle qui hante la femme qu'il aime — sans jamais chercher à la juger, à la catégoriser, comme si la psychanalyse, enfin, faisait partie de



Paris Star, n° 2, Emmanuelle Léonard, épreuve à la gélatine argentique, 20 × 20 cm, 1992.

la vie, de notre vie à tous, sans même que l'on ait besoin de la nommer. Le combat contre les métastases venait, chez Diane, s'ajouter à une lutte plus ancienne contre un danger intérieur qui n'a pas de nom. Sentir la proximité de la mort accentue en elle l'irrépressible besoin de contrôler et de mettre en ordre, mécanismes de défense qui l'accompagnent à la rencontre de l'insécurité et de l'impuissance. Pierre évoque la « liste d'achats sur laquelle, comme elle me l'a dit, elle veut se pencher régulièrement, quatre fois par jour, à heure fixe », sans oublier les rituels inflexibles des mots croisés, du ménage, de la prise de médicaments, des cigarettes; autant de cérémonies privées qui indiquent qu'elle se disait adieu depuis longtemps déjà, ce que confirme ce passage, qui coupe le souffle : « Je crois que sa façon d'accepter la mort tient aussi au cadeau que la mort lui fait en mettant fin plus tôt que prévu à la souffrance qui l'habite depuis l'enfance. L'inceste l'a tuée il y a longtemps : elle a survécu d'avance. » Tant de rituels intimes en mémoire d'une enfance volée. Tant de compulsions pour rétablir les limites transgressées par son père, pour établir des limites de béton armé, inviolables. Plus Jamais. Devoir de mémoire.

Par la publication de son livre, Pierre rend public l'inceste que Diane a vécu et il prolonge

ainsi son geste; avant de disparaître, elle a révélé son terrible secret à son frère et à sa sœur — pas à sa mère, ni à son frère cadet. Cette existence dans l'espace public tente-t-elle aussi, inconsciemment, de renverser la tendance de Diane à s'effacer, à préférer l'anonymat? Geste d'amour posthume, Pierre essaie, à sa façon, de réparer la blessure narcissique de l'abus qui consiste en la réduction de l'autre à un objet, effaçant du coup l'existence singulière de l'autre, sa signature. L'auteur et l'amoureux ont su réunir l'inconciliable : Diane est l'objet de ce livre, tout en restant unique et irremplaçable. Ce projet dépasse donc l'opposition entre penser à soi et penser à l'autre, il rend les deux possibles simultanément, ce qui ouvre la possibilité de sortir de la scène traumatique où le désir de l'un annule l'existence de l'autre. Comme quoi la littérature peut prendre part au travail de deuil, de plein droit.

Se tenir debout devant l'océan, c'est aussi fixer l'horizon et faire l'expérience de la limite — de l'invisible, de l'impossible, du lointain. Chacun des êtres que nous aimons est traversé par un horizon infini, un rapport avec l'inconnu. Dès la première rencontre, une partie de l'être aimé s'éloigne déjà au large, comme si toute relation venait au monde dans le sa-

crifice d'un lien total, fusionnel. Pour Pierre, perdre Diane ne signifie pas seulement être privé de sa présence; c'est également ne plus avoir l'occasion de côtoyer son mystère, la part de Diane qui a toujours échappé aux codes et aux archives, cette part qui restait absente, même en sa présence, en chair et en os. La mémoire incarne l'aporie de la condition humaine : la possibilité de se passer de l'être aimé, de tolérer son absence en le « re-présentant » et l'impossibilité de se passer de sa singularité, de tout ce que la mémoire n'arrivera jamais à remplacer.

On tourne les pages de ce livre à la manière d'une marée qui, inlassablement, avance et se retire, en quête d'une proie invisible. Les phrases se butent, une à une, à l'énigme de la disparue. On dirait une série de vagues qui échouent sur une rive impossible à conquérir. Seul demeure l'écho des coquillages.

[...] et puis tout s'égalisa;
et le grand linceul de la mer
se mit à rouler comme il roulait
il y a cinq mille ans.
—Melville, *Moby Dick*

Nicolas Lévesque